

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 93. — Mars 1886.

MISSIONS ÉTRANGÈRES

VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

RAPPORT DE Mgr GRANDIN AU T. R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Ce rapport, attendu depuis longtemps, résume en quelques pages les événements qui se sont passés dans nos missions du nord-ouest, en 1885. L'évêque de Saint-Albert, témoin oculaire ou auriculaire de bien des faits, esquisse d'une main rapide l'histoire de cette douloureuse période. Personne, mieux que lui, n'était à même de le faire. Bien des noms propres de lieux ou de personnes sont cités dans sa narration; nous ne pouvons affirmer que tous ces noms aient été déchiffrés exactement par nous sur le manuscrit. Ces légères erreurs, si elles existent, ne sauraient nuire à l'intérêt du document.

Le voici en son entier :

Saint-Boniface, 17 octobre 1885.

« MON TRÈS RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE GÉNÉRAL,

« Il y a longtemps que j'aurais dû vous adresser mon journal et le compte rendu des visites que je viens de faire dans mon diocèse ; mais depuis le 1er juin, je puis dire que je n'ai pas eu un instant de repos ; à peine ai-je pu suffire à ma correspondance ordinaire, j'attendais toujours un temps d'arrêt et de tranquillité pour faire ce travail. La tranquillité ! Je ne sais quand j'en pourrai jouir, ainsi que du repos ! Passant auprès de Mgr TACHÉ plus de temps que je n'avais prévu, j'en profite pour commencer ; je ne sais ni où ni quand je finirai ; enfin je ferai comme je pourrai. Si je ne réussis pas à faire quelque chose de bien, j'aurai au moins témoigné de ma bonne volonté.

« Vous avez su, mon très Révérend Père, par quelles épreuves nous avons passé au printemps dernier. Nous avons passé les mois d'avril et de mai dans un état d'angoisses et d'inquiétudes plus facile à comprendre qu'à décrire ; nous ne pouvions plus correspondre avec nos frères des missions tant soit peu éloignées ; nous en apprenions seulement des nouvelles contradictoires, par la renommée. Ces nouvelles, parfois, étaient si étranges et si effrayantes, que nous ne pouvions y ajouter foi. Le 19 avril cependant, nous ne pouvons plus douter qu'un ou plusieurs de nos Pères du district de Pitt aient été massacrés. Nous acquittons alors nos messes pour nos chers martyrs, sans savoir exactement quelles sont les victimes. Nous chantons d'abord un service solennel, puis un second, et nous tremblons d'être dans la nécessité d'en chanter d'autres. Nous ne doutons plus de la mort du P. FAFARD, nous savons, de plus, que d'autres ont été massacrés en même temps que lui. Est-ce le P. LEGOFF ? est-ce le P. MARCHAND ? sont-ce les deux ? c'est ce que nous ne

pouvons absolument pas savoir. Peut-être ceux que nous croyons morts, sont-ils prisonniers des rebelles, peut-être aussi tous les bruits qui courent sont-ils faux ; il faudrait aller sur place pour savoir la vérité. Je veux partir, on s'y oppose et on a raison ; je forme des plans et des projets que je change à chaque instant. Il me semble qu'avec des hommes choisis, je puis faire le voyage sans danger. Les Pères se récrient. Je vais, disent-ils, m'exposer sans raison, ils seront fort inquiets à mon sujet, la population de Saint-Albert et des environs est, elle aussi, fort excitée, elle subit des influences pernicieuses, et si je m'éloigne, on redoute les suites de mon absence. Je me rends d'autant plus facilement à tous ces raisonnements, que je sens que je suis, moi aussi, fort excité. Cependant, après l'arrivée des troupes canadiennes à Edmonton, il me semble que je puis facilement me rendre à Calgary, et, de là, par le chemin de fer et Qu'Appelle, à Batoche, Saint-Laurent de Grandin, au foyer de la révolte ; je connais nos métis et je sais qu'aucun d'eux, si montés qu'ils soient, ne voudrait me faire le moindre mal. Nos chers Pères, encore ici, me font une forte opposition. Je veux voir quelqu'un plus en état que nous de juger du danger ; je me rends donc le 3 mai auprès du général Strange, et je lui demande avis. Suivant lui, il n'y a pas de danger pour ma vie, mais les métis révoltés peuvent me faire prisonnier, et puis, lui aussi, redoute pour le pays l'effet de mon absence, et, pour cette raison, il s'y oppose absolument. Tous les jours nous apprenons de nouvelles défaites ; si elles sont confirmées, il ne doit plus y avoir de métis à Batoche et aux environs et plus guère de sauvages de la bande de Poundmaker. On annonce aussi que le P. André ou le P. Fourmond a été tué par accident ; nous ne doutons plus que le pauvre P. Marchand ne soit au nombre des morts, et nous regardons comme probable

que les PP. Legoff et Cochin ont subi le même sort. Des journaux que nous recevons de Calgary et d'ailleurs, nous font regarder cette rumeur comme trop fondée. Nous apprenons aussi que des affiliés de Riel sont venus porter l'agitation dans notre jeune colonie. Nos métis ont le bon esprit de nous écouter, mais les sauvages des environs nous inspirent quelque inquiétude : tout porte à croire qu'ils vont, eux aussi, se révolter. Déjà ceux de la Mission de Notre-Dame des Douleurs (*Peace Hill*) ont commencé à piller; nos Pères ont pu les retenir, mais l'excitation est grande dans toutes les réserves. Les officiers canadiens français résidant à Edmonton, lèvent, à Saint-Albert, une espèce de garde nationale, chargée de protéger la colonie; les FF. Boon et Boisgontier sont enrôlés parmi les volontaires; cette nouvelle milice est sous les ordres du capitaine Des Georges, gentilhomme d'une famille des plus respectables de Lyon. Ces messieurs ont si bien su prendre nos métis et leur ont inspiré une telle confiance, que le capitaine Des Georges pouvait faire ce qu'il voulait de ses soldats; ils parcouraient la colonie dans tous les sens, visitaient et surveillaient les réserves; ils se portèrent même au secours de Mgr Faraud au lac La Biche. Nous eûmes donc lieu d'être satisfaits de notre milice.

« Cependant nous apprenons que les métis ont été battus à Batoche, que Riel est prisonnier, et nous en concluons que la guerre est finie; que les sauvages révoltés vont, eux aussi, mettre bas les armes. Le P. Leduc est à peu près guéri de ses cruels rhumatismes qui, pendant cinq ou six semaines, l'ont fait beaucoup souffrir; il a hâte de se rendre à Winnipeg, non seulement pour faire les achats pour nos diverses missions, mais aussi pour trouver les moyens de leur faire parvenir un secours d'autant plus important que presque tous nos Pères ont été dépouillés. Nous nous préparons donc à partir pour Cal-

gary tous les deux; lui continuera son voyage jusqu'à Winnipeg et Saint-Boniface, et moi je visiterai le district de Calgary, puis je me rendrai à Batoche par Qu'Appelle. Le 20 mai, tout était préparé pour le départ; le F. LANDRY avait attelé ses chevaux et chargé tous nos effets dans son gros wagon, nous prenions notre dîner pour partir, lorsqu'on vient m'annoncer la visite du capitaine Brisebois. Je me rends au salon où il m'attendait. « Je viens, « me dit-il, de la part du colonel Ouimet, vous prier de « retarder votre départ de huit ou dix jours; les sauvages « ici et aux environs nous donnent encore de l'inquiétude « et nous tiendrions à ne pas vous voir vous éloigner en « pareille circonstance. » Je ne crus pas devoir refuser à ces messieurs, on descendit ma valise de la voiture et le P. LEDUC partit seul.

« Le lundi 1er juin, après avoir chanté un service solennel pour toutes les victimes de la guerre, je pars pour Edmonton d'abord; je m'y rends avec MM. les officiers venus au service. Le P. Supérieur m'y accompagne et nous allons demander l'hospitalité au P. GRANDIN. Le lendemain, nous prenons tous ensemble notre déjeuner chez le colonel Ouimet, puis je monte dans une voiture attelée de quatre bons chevaux : un cocher expérimenté, deux cavaliers bien armés sont à mes ordres. Je pars pour Calgary, monté comme je ne l'ai jamais été dans mes voyages. Il est vrai que je voyage cette fois *aux frais de Sa Majesté*. Il me faut cela pour me tirer des chemins par lesquels je dois passer : les nombreuses voitures qui les ont sillonnés depuis deux mois et les pluies que nous avons eues depuis quelques jours les ont rendus impraticables. Le soir, nous rencontrons un nombreux parti de voyageurs : ce sont des messieurs envoyés par le gouvernement pour régler les *scrips* des métis. Cette rencontre me fait bien plaisir; je n'ai qu'un regret, c'est qu'ils

n'aient pas reçu leur mission dix-huit mois plus tôt. S'il en eût été ainsi, nos métis n'auraient pas réclamé le secours du trop fameux Riel, celui-ci serait encore aux Etats-Unis, nous n'aurions point eu cette désastreuse guerre civile et nous n'aurions point à souffrir aujourd'hui de ses tristes conséquences. Nous campâmes ensemble, bien que l'heure ne fût pas encore arrivée, mais les nouvelles alors étaient attendues avec tant d'anxiété que, pour en avoir, nous nous arrêtions volontiers, si pressés que nous puissions être. Le 3, MM. les commissaires dormaient encore, j'avais dit la sainte messe, déjeuné, et nous partions. J'avais le cœur gros de douleur : les nouvelles que j'avais apprises ou plutôt que j'avais cru apprendre étaient si tristes! Il n'était pas encore certain que le P. Fourmond ne fût pas mort ; le P. Moulin avait reçu une balle dans la cuisse ; quelles seraient les conséquences de la blessure? On rapportait qu'un de nos Pères avait enterré dans la même fosse soixante et dix victimes de la guerre, qu'il y avait en outre un grand nombre de blessés, dont beaucoup devaient mourir. Tout plein de ces idées, j'arrive à midi à la ferme du gouvernement, transformée aujourd'hui en fort de guerre. Le capitaine Ethier et ses vingt-cinq hommes, tous bons catholiques, me reçoivent à genoux. J'aperçois parmi eux M. Beillevaire, venu de sa Mission pour me rencontrer ; lui aussi a eu de l'inquiétude, pendant qu'il était venu nous voir à Saint-Albert ; l'homme ennemi avait semé la zizanie parmi ses paroissiens et un certain nombre d'entre eux s'étaient levés pour se joindre aux rebelles. Ils ne tirèrent pas un coup de fusil, mais ils s'étaient compromis. La foi avec laquelle on me recevait, la vue de M. Beillevaire dans cette circonstance, toutes les tristes nouvelles qui, depuis la veille, me remplissaient l'esprit, firent sur moi une telle impression, que l'émotion

me gagna : après avoir touché la main à quelques braves soldats, j'allai me cacher dans l'intérieur de la maison ; j'aurais voulu dissimuler mes larmes, mais impossible, elles me trahissaient malgré moi. Le soir, à la Mission de Notre-Dame des Douleurs, je ne pus échapper à la même émotion. Ce sera maintenant une cérémonie obligée durant tout ce long voyage, chaque fois surtout que je vais revoir un de mes Frères. J'en ai honte, mais je n'y puis échapper. Le 4 juin, à midi, je vais dîner dans un autre fort, où je suis reçu par le capitaine Ostelle et ses hommes avec la même courtoisie et le même esprit de foi. Le lendemain, à la traverse de la rivière La Biche, je trouve le fort du capitaine Normandeau, et des soldats catholiques toujours pleins de foi et de charité. Pendant que je dîne, le F. Landry arrive de Calgary et reçoit, lui aussi, la même hospitalité que moi.

« La pluie nous menace : je pars quand même, et je rencontre sur ma route au moins deux cents voitures du gouvernement, dont beaucoup étaient conduites par des métis que je connaissais. J'avais pris les devants afin de dire mon bréviaire ; je n'en dis pas long, je vous assure ; en effet, ces braves métis, me voyant, descendaient de voiture et me demandaient de les bénir ; ils demandaient aussi des nouvelles *de leurs gens* ou plutôt *de nos gens*, pour me servir de l'expression du pays. Je leur disais ce que je croyais savoir : on en a enterré soixante et dix dans la même fosse et, parmi les blessés, on assurait qu'un grand nombre devaient mourir. J'avais à peine achevé ma phrase qu'il me fallait disparaître pour cacher mon émotion. Mais à peine avais-je réussi à me remettre un peu que je rencontrais d'autres diocésains ; alors il n'y avait plus moyen, il fallait que ma douleur éclate. J'ai été ainsi, pendant tout mon voyage, d'une faiblesse et d'une sensibilité dont j'étais vraiment humilié. Quand la

voiture me rejoignit, je fus moins embarrassé, nous allions vite et je ne pouvais que saluer sans m'arrêter. La pluie nous força bientôt à camper, nous étions peut-être à 4 ou 5 milles du fort. Nous allions nous coucher quand deux cavaliers arrivèrent : c'étaient le capitaine Normandeau et un de ses hommes, qui venaient m'apporter du pain frais. Ce digne capitaine dut rentrer chez lui tout trempé, car la pluie ne cessa de tomber que le lendemain assez tard. Le soir de ce jour, samedi 6 juin, nous entrâmes dans la grande prairie, plaines immenses où nous ne trouvons plus aucun arbre. Vers cinq heures du soir, nous rencontrons une compagnie de soldats qui, sous la conduite du capitaine Dion, gardaient des voitures du gouvernement. Des chevaux s'étant échappés, ces voitures restaient stationnaires et les soldats aussi. Je crus devoir rester avec eux pour leur dire la sainte messe le lendemain. Ils s'en montrèrent très reconnaissants, plusieurs se confessèrent et communièrent. Je les fis lever dès cinq heures du matin, car je voulais me dédommager un peu du temps perdu la veille. Quand je quittai ces bons soldats, le capitaine me remit une aumône à laquelle presque tous avaient contribué. Je partis bien édifié et bien touché de la piété de ces bons Canadiens.

« Après quelques heures de marche, nous arrivâmes à la petite rivière de Bois-de-Flèche ; c'est d'ordinaire un ruisseau assez insignifiant, mais c'était alors un torrent débordé, qu'il était impossible de traverser. Nous dûmes attendre là toute la journée ; de l'autre côté, un grand nombre de voitures étaient retenues comme nous, le soir il y en avait près de trois cents. Le lundi, 8, nous pûmes traverser dès le matin, et, le soir, sur les six heures, j'arrivais à Calgary, où je trouvai le cher P. Lacombe, le F. Foisy et M. l'abbé Fagny, aumônier du 9e. J'étais bien fatigué et j'avais bien besoin de repos. Le

lendemain, je reçus une lettre du pauvre P. MOULIN, une autre du P. BIGONESSE; je pus voir aussi une lettre du P. ANDRÉ. Ces lettres me firent du bien. Le P. MOULIN encore bien faible, me disait cependant que sa plaie était belle et en bonne voie de guérison; je pouvais comprendre par ces lettres, que le P. FOURMOND vivait encore ainsi que le P. COCHIN. Je devais aller voir nos Pères de Mac-Leod et des Pieds-Noirs, mais une foule de petites rivières qui descendent des montagnes étaient tellement gonflées, qu'il n'était pas possible de les traverser; les Pères, avertis par une dépêche de mon arrivée, ne pouvaient pas plus que moi traverser les rivières de leur voisinage sans s'exposer; tout ce que nous pûmes faire, ce fut de nous rendre à l'école industrielle où étaient le P. CLAUDE et le F. LITTLE. Nous ne fîmes pas ce voyage sans difficulté à cause de deux petites rivières qu'il nous fallut traverser. Le P. DOUCET, grâce au chemin de fer, put venir me rejoindre ; il chanta la grand'messe le dimanche 14; deux officiers l'assistaient en qualités d'acolytes ; c'étaient, m'a-t-on dit, des élèves de l'Université Laval. Le 17, j'eus la consolation d'ordonner diacre le cher F. FOISY ; j'étais assisté, pendant cette cérémonie, par les PP. LACOMBE et DOUCET ; mais j'avais d'autres assistants qui méritent d'être signalés. Je ne puis nommer que le major Dugal qui faisait l'office de porte-crosse, — cette crosse était l'ouvrage du F. FOISY, — les porte-livre et bougeoir étaient deux officiers dont j'ignore les noms. Le colonel Amyot et un certain nombre d'officiers et de soldats étaient au lutrin ; ils chantèrent les litanies et plusieurs beaux morceaux.

« Le 18, le P. LACOMBE et moi partions pour Régina. Arrivés à Gleichen, c'était l'heure du souper. M. l'abbé Fagny, le colonel Evanturel, plusieurs officiers du 9e nous attendaient et nous firent partager avec eux un

excellent souper et même nous donnèrent des provisions pour le lendemain. C'est la dernière fois que je me trouve en rapport avec ces braves du 9e. Les simples soldats sont dignes de leurs officiers : je les ai vus à Calgary travailler pour aider au P. LACOMBE à transporter son église d'une place dans une autre et lui épargner ainsi bien des frais ; à Mac-Leod, le P. VANTIGHEM a aussi reçu des secours considérables pour la construction de sa maison et de sa chapelle. Tous les missionnaires du diocèse de Saint-Albert qui ont été en rapport avec les officiers et soldats du 9e et du 65e, en conservent un excellent souvenir ; ces messieurs ont fait partout honneur à leur nation et à leur bataillon. Si tous les étrangers qui nous viennent leur ressemblaient, nous n'aurions pas tant lieu de redouter le commerce des sauvages avec les blancs. Je dois pourtant dire que le bon P. DOUCET conserve une dent contre certains soldats. Ce cher Père avait un excellent petit cheval qu'il montait à peu près tous les jours pour se rendre d'une réserve dans une autre. Son petit *noir* était commode, doux, courageux dans les mauvais pas, connaissait tous les chemins, par les nuits les plus obscures, par la poudrerie la plus forte ; son maître s'en rapportait à lui et toujours le petit *noir* le reconduisait au logis. Quand il vient prendre le chemin de fer à Gleichen pour venir me voir à Calgary, il y laisse son petit *noir* en liberté. Pendant les quelques semaines que je serai absent, mon *noir* va s'engraisser, pensait-il. Il comptait sans les soldats, dont quelques-uns évidemment, ne se sont pas défaits de l'esprit écolier en endossant la cuirasse. Une course à cheval leur fait plaisir, le petit *noir* est à leur portée, ils en profitent, trop largement peut-être. Le P. DOUCET, au retour du P. LACOMBE, peut, lui aussi, retourner à sa mission, il va chercher son bon petit *noir ;* à peine s'il le reconnait : il n'a plus que les os et la peau, et il aurait besoin d'une béquille pour

marcher. Jugez de la peine du propriétaire. Voir en tel état un si fidèle serviteur! Il se constitue son infirmier, le panse et le soigne avec beaucoup de charité et, quand la pauvre bête peut marcher, il la conduit lui-même avec beaucoup de ménagement, en pension, s'il vous plaît, *à l'école industrielle;* le Frère fermier la veillera consciencieusement, c'est-à-dire la laissera jouir de sa liberté dans la belle plaine de High-River. Aujourd'hui le brave petit *noir* est gras, dit-on, mais il a un genou plus gros que l'autre et, d'après toute probabilité, ne marchera plus si bien qu'autrefois. C'est bien pénible pour le P. DOUCET, et pour comble de malheur, ses Frères le plaisantent et ne semblent pas compatir à ses peines; ils rient, et il est bien obligé de rire lui aussi.

« J'oubliais presque que nous étions en chemin de fer; je continue donc mon voyage. Il y avait peut-être une heure que nous étions partis de Gleichen quand on me remit la dépêche suivante, venant de Régina :

« To his Lordship Bishop GRANDIN, au train 12.

« His Honour Lieutenant Governor wishes me to in-
« form you that his carriage will be at the station to
« take you and Father Lacombe, to the Government
« house.

« *Signé :* P. O. BOURGET. »

« C'était vraiment aimable de la part de Son Honneur. Cependant ces offres obligeantes nous gênaient : il nous en coûtait d'aller à onze heures du soir demander l'hospitalité à un personnage de ce rang, avec la prévision surtout de ne pouvoir repartir que deux jours après. Nous acceptâmes cependant. Il était près de minuit quand nous arrivâmes, et Son Honneur eut la bonté de nous servir lui-même à souper. Le lendemain, samedi, un domestique m'apporta une lettre du P. LEDUC. J'apprenais par cette lettre que ce

cher Père était parti de Winnipeg la veille au matin et que, par conséquent, il devait être arrivé à Régina quelques heures après nous. Nous avions, en effet, à peine fini de déjeuner, que le P. LEDUC arrivait. Nous voilà donc trois au lieu de deux, pour partager l'hospitalité de Son Honneur. M. le gouverneur et sa dame ont la bonté de nous mettre tout à fait à l'aise: nous avons chevaux et voiture à notre service ; nous en profitons pour faire des commissions et des visites. Il y a une visite que nous aimerions surtout à faire : c'est celle des prisonniers de guerre qui, depuis quelques jours, sont arrivés de Prince-Albert en grand nombre, et que Riel avait précédés. Malheureusement, la prison était sous l'autorité militaire et il était défendu au capitaine en charge de laisser les prisonniers communiquer avec qui que ce fût, avant que les avocats de la Couronne les eussent interrogés. Nous ne pûmes donc pas même leur dire la sainte messe le lendemain ; ils étaient en cellules séparées, et il n'était pas possible de les faire assister au saint Sacrifice sans les faire sortir de leurs cellules et les mettre à portée de communiquer entre eux. On nous fit ce double refus avec toute la politesse possible, nous y fûmes cependant sensibles. Le cher P. LACOMBE aurait voulu insister, envoyer un télégramme à Ottawa. Je n'y consentis pas, car, en réalité, les prisonniers n'étaient plus sous ma juridiction, puis, tout en désirant les voir, j'en avais peur ; je redoutais de leur part des demandes embarrassantes, et surtout j'avais peur d'être trahi par ma sensibilité, en voyant ces pauvres gens, dont la plupart ne sont coupables que d'avoir suivi de mauvais conseils ; eux que, jusqu'alors, j'avais connus comme d'excellents chrétiens, les voir prisonniers, les chaînes aux pieds ! J'allais éclater, et peut-être aussi quelques-uns d'entre eux, et qui sait comment tout cela eût été compris ?

« Nous restâmes à Régina jusqu'au dimanche soir, 21 juin ; nous pûmes alors profiter du chemin de fer et nous rendre à la station de Qu'Appelle, où nous attendait le bon P. Hugonard. Nous passâmes la nuit à cette place; j'y vis de *nos gens* de Batoche et de Saint-Laurent, et pour la première fois, je recueillis des détails sur la guerre, sur la révolte, la conduite du pauvre Riel, son apostasie, et l'apostasie extérieure de presque tous les catholiques du district de Saint-Laurent. Je dis apostasie extérieure, car je ne crois pas, qu'à part Riel, il y en eut dix qui comprissent la portée de leur démarche. C'est surtout en apprenant ces tristes nouvelles que j'ai *braillé*, disent les métis ; mais qui donc à ma place n'eût été désolé ? Désormais, nous rencontrerons de nos pauvres vaincus, réduits à la dernière misère, humiliés de leur folie, de leur apostasie qu'ils comprennent mieux aujourd'hui ; ils s'en vont : les uns au Manitoba, où ils ont des parents qui pourront les assister ; les autres, aux Etats-Unis, où ils souffriront peut-être plus que dans leur propre pays, tout ravagé qu'il est ; mais ils ne sont point rassurés, ils savent que plusieurs ont été pris et conduits en prison, lorsqu'ils croyaient que tout était fini et oublié ; ils craignent donc pour eux-mêmes et ils se sauvent. Quand ils nous rencontrent, ils se gardent bien de se faire connaître ; si, de loin, ils nous aperçoivent, ils se détournent de leur chemin. Pauvres gens ! autrefois pour nous rencontrer, ils auraient allongé leur route !

Mais rendons-nous à Qu'Appelle, où le bon P. Lebret nous attend avec une certaine impatience. Nous visitons en passant l'école industrielle. Je suis charmé de la voir en plein succès, ce qui me console de notre insuccès à nous chez nos malheureux Pieds-Noirs. Nous voyons l'ancienne mission toute renouvelée ; enfin nous voyons des frères qui nous reçoivent en frères, c'est tout dire.

Nous pleurons, ce qui est pour moi une rubrique à observer ; nous nous consolons et nous nous réjouissons ensemble. Le P. LACOMBE s'occupe surtout de l'école, c'est pour cela qu'il est venu. Le mardi, 23 juin, je chante un service solennel pour le repos des âmes de nos chers martyrs. Toute la population de Qu'Appelle, sans oublier les petits sauvageons de l'école qui, sous la conduite des religieuses et du P. HUGONARD, s'acquittent du chant, se joint à nous dans cette circonstance. Le P. LACOMBE part le jour même pour Calgary, et le P. LEDUC et moi remettons notre départ au lendemain matin.

« Désormais nous n'aurons plus l'avantage du chemin de fer ; nous y perdrons en vitesse et en économie, l'administration se montrant pour nous vraiment généreuse et nous accordant souvent demi-passage, souvent passage complet, avec une bienveillance dont je suis on ne peut plus reconnaissant : envers l'administration d'abord, et ensuite envers Mgr TACHÉ, qui a contribué pour beaucoup à nous obtenir ces faveurs. C'est un métis de Saint-Laurent qui va nous conduire jusqu'à Batoche et à Prince-Albert. Je dois vous faire connaître un peu ce bon Patrice Fleury ; il est un de ceux qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal ; dans plusieurs circonstances, il a résisté en face *aux meneurs*. C'est grâce à son énergie et à sa fermeté que l'établissement de Saint-Laurent n'a pas été détruit. Dans une circonstance, le pauvre P. FOURMOND haranguait ses pauvres paroissiens frappés de vertige : « Maintenant, leur disait-il, on désigne « notre sainte Mère l'Eglise sous le titre de *vieille Romaine*, « on croit nous humilier et humilier l'Eglise. L'Eglise « romaine est, en effet, bien vieille et vieillira autant « que le monde ; soyons fiers de cette glorieuse Mère et « de nos ancêtres, et crions tous ensemble : *Vive la « vieille Romaine !* » Le cri du pauvre P. FOURMOND n'eut

qu'un faible écho ; un bon Bas-Breton nommé Riguidel, ainsi que sa jeune épouse, femme métisse, se mit à crier avec force et enthousiasme avec notre Patrice : *Vive la vieille Romaine!* D'autres crièrent aussi, mais timidement : ils craignaient Riel, ils se craignaient entre eux. Beaucoup de ces pauvres métis de Saint-Laurent et du district ont reçu une éducation religieuse fort incomplète ; ils étaient autrefois ce que nous appelions alors des *hivernants*, ils menaient une vie tout à fait nomade, poursuivaient le buffalo et les animaux à fourrures, allaient au printemps vendre à Saint-Boniface leurs nombreuses pelleteries, voyaient alors le prêtre, recevaient aussi, parfois, sa visite dans leurs hivernements, mais ne le voyant qu'en passant ils ne pouvaient être instruits que fort superficiellement. On me parlait d'un pauvre simple à qui on avait dit que désormais il fallait mettre le Pape de côté. « Mon Dieu ! disait-« il, je crois bien que le Pape est un brave homme, mais « nous ne l'avons jamais vu, il n'est jamais venu nous « voir et il demeure trop loin pour que nous allions le « voir. » Conclusion : nous pouvons donc nous passer de lui. Notre madhi, tout fou que je le suppose, parlait de nous avec plus de ménagement que du Pape. Dans son oratoire, outre la croix et différents tableaux pieux, il avait affiché une lettre qu'il avait reçue autrefois de Mgr Bourget, une bénédiction spéciale pour les métis que j'avais prononcée l'automne précédent et qu'il avait écrite et m'avait fait signer, et c'est au moyen de ces démonstrations, de ses prières et de ses jeûnes, qu'il faisait illusion à ses compatriotes. Avec le temps, plusieurs, cependant, devenaient inquiets, voyant surtout que les prêtres ne voulaient plus les admettre aux sacrements. On m'a parlé d'un pauvre fou ou plutôt d'un pauvre ignorant qui se lamentait ainsi : « Que c'est donc pénible ! moi qui n'entreprends

« jamais un voyage sans me confesser, il faut maintenant « que, sans m'être confessé, j'aille me battre et peut-être « me faire tuer ! » ce qui, en effet, lui arriva. Le prophète comprit alors qu'il se passerait plus facilement du Pape que de confession ; lui qui, sans cesse, avait des communications avec l'Esprit-Saint, pouvait bien remettre les péchés ; c'est ce qu'il entreprit. Notre simple, après s'être confessé à l'*illuminé,* disait lui-même : « Bien que j'aie reçu l'ab« solution et la pénitence du prophète, ça ne me rassure « point comme l'absolution que je recevais du prêtre. »

« Vous voyez, bien aimé Père, que je me suis un peu écarté du chemin, je croyais sans doute être campé, et dans ces haltes on conte des histoires. Nous allons vite cependant, nous avons deux bons chevaux et un wagon qui a fait ses preuves, en servant de rempart à une famille contre les balles ; le bon Patrice avait abrité son monde dans un bas-fond, et, au-dessus, avait élevé une barricade de tout ce qu'il avait pu rencontrer ; le wagon en était la principale pièce. Bien qu'assez endommagé par les mitrailleuses, il n'avait rien perdu de sa solidité ; aussi allions-nous bon train, et le lundi, 29 juin, malgré plusieurs contre-temps inévitables, nous arrivions dans la colonie. Nous longions la rive droite de la Saskachewan, branche sud : c'est la partie de la colonie qui a le plus souffert. Toutes les jolies maisons et les beaux champs que les RR. PP. Soullier et Tabaret avaient admirés deux ans auparavant avaient disparu ; presque toutes les maisons, les plus belles du moins, étaient réduites en cendres, les autres avaient été dépouillées de leur mobilier, à plus forte raison, celles qui avaient été brûlées ; les champs étaient en friche, les pauvres gens que nous rencontrions étaient dans la consternation. Il n'est pas nécessaire d'être sensible à l'excès pour verser des larmes en constatant de tels désastres.

« Bientôt nous pûmes embrasser le P. MOULIN qui, malgré la balle qui est venue se loger dans sa cuisse et n'a pas voulu en sortir, est relativement bien ; il ne boîte pas, mais il est faible, affaissé, vieilli de dix ans. Le P. ANDRÉ est venu à notre rencontre, de Prince-Albert, où il a pu être éloigné du feu et des dangers qu'il eût courus plus que tout autre, mais où il n'a pas évité l'inquiétude, d'autant plus qu'il ne pouvait, comme nous à Saint-Albert, rien savoir des événements : en effet, il ne pouvait plus recevoir de journaux. Le P. LECOQ, qui, à son poste du Cumberland, ignorait les hauts faits de notre civilisation, était venu par la première occasion afin de remplacer le P. ANDRÉ, délégué au Chapitre général. Il dut apprendre bien des choses à la fois : la guerre civile et ses suites, l'ajournement du Chapitre, etc. ; lui aussi se trouvait à la Mission de Saint-Antoine de Padoue (Batoche), et comme il n'y avait à la Mission que du *bacon*, lard plus ou moins rance, et du pain, il était allé, avec un fusil d'emprunt, faire un tour de chasse ; il en revint bientôt avec quelques canards. Les affaires forcèrent le P. LEDUC à partir pour Saint-Laurent et Prince-Albert, même avant de dîner. Pour moi, j'ai ici une mission assez importante à faire. Je commence par visiter l'église où tant de profanations ont été commises par le prétendu prophète ; j'ai transporté le tres Saint-Sacrement dans la chapelle intérieure, et le rez-de-chaussée de la maison des Pères va servir d'église pendant la semaine. Le reste de la journée se passe à recevoir des visites. Je me suis aguerri aux peines et aux tristesses, j'entends des récits bien émouvants sans m'émouvoir, je suis presque content de moi. Dès le lendemain, j'ouvre une espèce de retraite pendant laquelle j'insiste sur les vérités niées par le malheureux apostat, je rédige un acte de foi et d'amende honorable que je récite tous les jours à la bé-

nédiction du très Saint-Sacrement avec des prières de réparation.

« En dehors de là, je confesse tout le temps. Ces pauvres gens n'ont pas fait leurs pâques ; on avait jugé bon, et je crois avec raison, de les tenir éloignés des sacrements jusqu'à mon arrivée : je fus donc constamment très occupé. Cela ne nous empêcha pas, le lendemain de notre arrivée, d'aller dîner chez M. Xavier le Tendre, dit Batoche, excellent et riche métis qu'on pourrait appeler le seigneur de l'endroit. Il est, aujourd'hui, pauvre comme tous les habitants de la place ; n'ayant pu empêcher les folies de ses compatriotes, il s'était éloigné pour ne pas paraître s'associer à leur révolte. Son beau magasin tomba entre les mains des révoltés, sa magnifique maison, la plus belle de tout le pays, servit de forteresse, tantôt aux rebelles, tantôt aux soldats du gouvernement. Elle n'a pas rendu ces services sans souffrir ; elle est littéralement criblée de balles. C'est d'une fenêtre de cette maison que le capitaine French dirigeait le feu, c'est là qu'une balle vint le frapper à mort. J'ai vu le trou qu'elle avait fait dans une cloison après lui avoir traversé la poitrine ou la tête, j'ai vu le plancher encore taché de son sang ; le corps de la maison est encore solide, mais les portes et les fenêtres, les cloisons, les parquets, tout est complètement endommagé. Son riche mobilier a disparu ; il ne pouvait pas nous procurer à chacun un couteau et une fourchette pour dîner, à chacun une chaise pour s'asseoir, dans cette maison où il y avait autrefois un luxe vraiment surprenant. Ce bon Xavier Batoche m'assure avoir perdu pour au moins 40 000 piastres. Il avait, outre sa maison et son mobilier, plusieurs riches magasins et quantité de fourrures à différentes places : il a tout perdu. Sa résignation m'édifiait : « Ce qui « me donne du courage, me disait-il, c'est que l'église

« et la maison des Pères sont encore debout ; si, comme « tant d'autres maisons, elles avaient disparu, j'aban- « donnerais la place à tout jamais, et bien d'autres en « eussent fait autant. L'église et le presbytère se trou- « vaient situés entre les métis et le général Middleton ; plus d'une fois le général a voulu les réduire en cendres, ce qui eut mis le pauvre P. MOULIN au désespoir. « Mais « vous n'y perdrez rien, lui disait le général, le gou- « vernement vous tiendra compte de tout. » Le Père aimait mieux son église et son presbytère que de l'argent; l'un et l'autre ne sont point encore payés. Le cher P. ANDRÉ m'a fait contracter là une dette assez considérable, et il serait bien embarrassé si je l'obligeais à payer seulement les intérêts. Le P. MOULIN, sans doute, y voyait *plus loin que son nez;* si on eût détruit son établissement, supposé que le gouvernement lui en eût tenu compte, on lui aurait donné de l'argent et non un établissement équivalent, et dans l'état de pauvreté où je suis réduit, j'aurais peut-être commencé par payer la dette qui pèse sur moi et m'écrase : un *tel poids augmente mon asthme*. Il y a bien des accusations qui pèsent sur le général aujourd'hui : on lui fait porter la responsabilité du pillage, vraiment déshonorant, auquel se sont livrés les soldats sur les pauvres vaincus, qui s'étaient rendus après s'être battus avec un courage qui eût été vraiment admirable si la cause eût été tout autre. Ces pauvres révoltés croyaient défendre leurs femmes et leurs enfants qu'on leur assurait devoir être massacrés ; ils manquaient de munitions et de vivres, ils en étaient réduits à se servir de clous et de petites pierres en guise de balles. De tels révoltés, peu redoutables, auraient dû, il me semble, être traités avec une certaine générosité par le vainqueur.

« Je n'ai point mission de justifier le général Middleton ; je ne connais les faits que par ce qu'on m'a raconté ; il est

certain que le général a été très bon pour nos Pères, pour nos religieuses, les Fidèles Compagnes de Jésus, prisonnières de Riel avec les PP. FOURMOND, MOULIN, VÉGREVILLE et TOUZE; il a fait acte de condescendance en consentant à ne pas brûler l'église et le presbytère de Batoche, qui étaient pour lui un véritable obstacle, et ses soldats et plusieurs de ses officiers ne pouvaient, assure-t-on, lui pardonner cet acte de générosité envers des prêtres français que l'on supposait, avec raison, attachés aux métis, et envers des *nonnes catholiques*. On dit aujourd'hui que le général et ses officiers ont laissé faire; s'ils ont maintenu les soldats dans une certaine retenue, c'était, dit-on, pour leur donner, à eux, le temps de faire leur coup. Je n'en sais rien ; j'aime mieux croire le bien que de croire le mal : les Pères m'ont dit, à moi, que le général et les officiers leur avaient paru bien modérés, le P. FOURMOND m'a assuré que de pauvres femmes métisses comparaient le général à un père de famille contraint de châtier ses enfants en état de révolte ; il châtiait, mais en ménageant le plus possible. J'ai écrit au général pour le remercier de sa bonté pour nos missionnaires, de sa générosité personnelle envers les vaincus, car je croyais ce qu'on m'avait dit et je désire que ce qu'on m'avait dit soit la vérité. Je regrette que quelques soldats aient déshonoré leur uniforme par un pillage si peu justifiable, et cela d'autant plus que je me suis trouvé en rapport, ainsi que tous nos Pères, avec bon nombre d'officiers et soldats qui me semblaient vraiment dignes et honorables ; les fautes de quelques-uns retombent sur tout un corps, c'est bien regrettable.

« Peu de temps avant mon arrivée à Batoche, le P. MOULIN avait dû s'absenter ; il avait, bien entendu, fermé sa porte à clé, mais ses châssis peuvent s'ouvrir du dehors, si on ne prend certaines précautions en de-

dans ; des soldats s'introduisirent donc dans la maison, s'emparèrent du fusil du P. LECOQ, du sac aux malades du P. MOULIN, contenant tout ce qui est nécessaire pour administrer les sacrements, et d'une foule d'autres objets plus ou moins précieux. Un officier vint à la maison pendant que j'étais là ; le P. MOULIN lui fit part de ce qui lui était arrivé, l'officier en prit note, et quelques jours après le fusil et divers objets avec une petite somme d'argent étaient restitués au P. MOULIN. J'ignore si les réclamations d'autres habitants qui se plaignaient comme lui de spoliatious de ce genre ont eu le même succès.

« Tout en donnant la retraite aux métis, j'ai l'avantage de voir les Pères des environs : le P. FOURMOND, le P. TOUZE viennent me voir ; un certain nombre de leurs paroissiens peuvent aussi prendre part à la retraite. Le vendredi, 3 juillet, nous chantons un service pour toutes les victimes de la guerre et allons faire l'absoute au cimetière ; c'est à partir de ce jour, surtout, que le travail des confessions commença. Le dimanche suivant fut pour moi une forte journée : après avoir confessé jusque vers dix heures, je commençai nos cérémonies par une nouvelle bénédiction de l'église, je chantai la messe aussi pontificalement que possible, je distribuai la sainte communion à un grand nombre de fidèles, prêchai longuement, puis, après le dîner, je partis, en compagnie du P. TOUZE et de quelques-uns de ses paroissiens, pour la Mission du Sacré-Cœur, au lac Canard. Toute la population m'y attend ; je donne la bénédiction du Saint-Sacrement, assisté par les PP. TOUZE et FOURMOND ; et je suis bien surpris, en me tournant vers les fidèles pour faire mon instruction, de voir là le P. LEDUC. L'instruction finie, les confessions commencent immédiatement. Le P. LEDUC peut, de son côté, en entendre un certain nombre, et le lendemain, il part de nouveau pour Prince-Albert. Le

P. FOURMOND part aussi pour Saint-Laurent, et le mardi, 7 juillet, je termine ma visite par une communion à peu près générale et la confirmation de quinze à vingt personnes ; puis, je me rends de suite à Saint-Laurent de Grandin, où je passerai encore moins de temps qu'au lac Canard. Les Pères ont dû, eux aussi, entendre des confessions. Le lendemain, grand'messe chantée par un des Pères, nombreuses communions, autant de confirmations qu'au lac Canard ; je prêche encore longuement. Notre cérémonie était terminée, lorsque nous sommes agréablement surpris par l'arrivée du P. PAQUETTE ; il est revêtu d'un grand caoutchouc, ce qui me surprend d'autant plus qu'il fait chaud et qu'il ne pleut pas. C'est une ruse du pauvre Père pour cacher sa soutane en lambeaux. Il vient de l'île à la Crosse après s'être arrêté un jour ou deux à sa Mission de Notre-Dame de Pontmain.

« Le P. PAQUETTE a, lui aussi, ses aventures. Ayant eu connaissance des projets des révoltés sur le Fort Carlton, il en aurait prévenu le colonel. Rentré dans sa Mission, il y fut suivi par un certain nombre de métis qui, ne voulant pas prendre part à la révolte, se réfugièrent près de lui. Les femmes et les enfants étaient campés près de la chapelle, les hommes chassaient pour faire vivre les familles et se cachaient autant que possible, craignant que les révoltés ne vinssent les contraindre à prendre les armes. Il paraît qu'en effet les métis qui avaient pris les armes étaient assez montés contre ceux qui s'étaient enfuis. Riel les condamnait à mort, mais aucun n'a été exécuté. Pour échapper à la mort, les condamnés promettaient de se soumettre à tout. A tort ou à raison, les réfugiés de Pontmain craignaient le même sort et ils avertirent le P. PAQUETTE qu'il n'échapperait pas à la vengeance du madhi, qui le soupçonnait de lui avoir fait manquer son coup à Carlton. Aller trouver ses frères de Saint-

Laurent, c'était se livrer ; aller au Fort Pitt, c'était plus dangereux encore : on venait d'apprendre le massacre des Pères ; il résolut donc de partir pour le lac Vert et l'île à la Crosse. C'était la saison de l'année où les chemins sont le plus impraticables, la neige n'était pas encore fondue partout, et ses chevaux dans cette mauvaise saison devaient être maigres et sans vigueur. Il n'y avait pas de temps à perdre et de choix à faire : il emballe tout ce qu'il possède, cache tout le mieux qu'il peut et part pour le lac Vert ; les métis, eux, prennent différentes directions. Les sauvages des environs du lac Vert ont eu connaissance, eux aussi, des projets de Riel ; ils veulent s'unir à lui, et, avant tout, ils veulent se partager toutes les richesses que la Compagnie tient en réserve à l'extrémité sud du lac, pour le district du Mackenzie. Le P. Paquette a donné l'alarme, les employés de la Compagnie, aidés par lui, jettent au fond de l'eau les sacs de balles et de plomb ; tous les barils de poudre sont chargés sur des bateaux et expédiés à l'île à la Crosse ; les autres effets sont laissés dans les hangars. Les sauvages ne purent trouver les munitions, objet principal de leur convoitise, mais ils s'emparèrent de tout ce qui put leur convenir dans cet immense dépôt. La Compagnie a dû faire une perte considérable, mais la Mission de Mgr Faraud a dû souffrir aussi. Le P. Lecorre n'ayant pu emmener avec lui tout ce qu'il avait reçu en Europe, toutes ces caisses et ballots ont été éventrés ; les ornements, les vases sacrés, on parle même de montres, tout a été pris, ou taillé pour faire des bonnets, des tapis de table et divers ornements sauvages : rien probablement n'a été épargné.

« Cependant la renommée de Riel et de Gros-Ours se répandait partout, elle était arrivée jusqu'à l'île à la Crosse, et là aussi on craignait que les rebelles, poursuivis par les

soldats, ne vinssent attaquer ce poste. Pendant ce temps le P. PAQUETTE et les habitants du lac Vert descendaient en bateau la rivière aux Castors. Arrivés à l'embouchure de la rivière, le lac n'était pas encore navigable, je ne saurais dire combien de temps ils durent attendre le départ de la glace. Pendant qu'ils stationnaient, un petit enfant vint au monde et fut baptisé. L'occasion de se réjouir était d'autant plus belle qu'on ne savait que faire ; quelqu'un eut l'idée de planter un mai, et, suivant l'habitude, on tira force coups de fusil, et cela avec d'autant plus de prodigalité que la poudre ne manquait pas. Du Fort, de la Mission, et des camps sauvages environnants on entendit cette fusillade. Il n'y a plus de doute : Big-Bear, se dit-on, attaque les voyageurs du lac Vert et va en faire un grand carnage et s'emparer de tout ce qu'ils voulaient sauver. La panique eut un effet immédiat : toutes les embarcations sont mises à l'eau, les paquets de fourrures y sont entassés avec les provisions et tout ce qu'on peut loger ; je suppose que ces messieurs de la Compagnie ont pitié de nos bonnes religieuses, de leurs petits enfants et leur donnent passage sur leurs bateaux. Je ne sais comment tout se passa, ce qui est certain, c'est que tous les habitants du Fort et de la Mission se transportèrent sur une île, à 30 ou 40 milles de là, à une place où nos fidèles Montagnais étaient convaincus qu'ils n'auraient rien à redouter de la part des Cris révoltés, et qu'au besoin ils pourraient se défendre. Le P. PAQUETTE et ses compagnons de voyage ne furent pas peu déconcertés quand le vent, chassant la glace, leur eut fait un passage. Le F. NÉMOZ, je crois, était resté je ne sais où, près de la Mission, pour sauver les animaux. Probablement qu'il y avait aussi au Fort quelque gardien isolé. Les fuyards du lac Vert avec celui de Pontmain durent aller rejoindre ceux de l'île à la Crosse ; jugez si tous

devaient bénir *Gros-Ours*, Riel et compagnie! Je ne sais si je suis bien exact dans tout ce que je viens de vous dire ; si les Pères de l'île à la Crosse ou le P. PAQUETTE vous racontent la chose différemment, c'est évidemment eux qu'il faut croire et non pas moi. Les exilés restèrent quelque temps dans leur île ; ils ne retournèrent à leurs pénates que lorsqu'ils purent supposer que tout danger était passé. Le P. PAQUETTE put revenir au lac Vert et à sa Mission. Il trouva sa maison et son église debout, mais toutes ses caches avaient été découvertes, tout son mobilier ou à peu près avait disparu ; heureusement que son long caoutchouc lui restait pour déguiser la pauvreté de ses vêtements en loques. A peine était-il arrivé à Saint-Laurent, qu'il partit en même temps que moi pour Prince-Albert : j'avais un cheval frais, je pus m'y rendre avec le P. LECOQ, le soir même, mais les chevaux du P. PAQUETTE, comme leur maître, se sentaient des voyages à travers les chemins du lac Vert : ils durent camper en route.

« Ma mission à Prince-Albert fut tout autre que celles des postes que je venais de visiter. Le vendredi, 10 juillet, le P. LEDUC, avec les Fidèles compagnes de Jésus qui avaient été autrefois à Saint-Laurent et prisonnières à Batoche, et qui, ensuite, étaient venues se reposer à Prince-Albert avec leurs compagnes, se mettent en route pour Calgary, et c'est encore Patrice Fleury qui les conduit jusqu'à Qu'appelle. Moi, après m'être occupé quelque temps d'affaires, je me mets à rédiger une pétition que je veux faire signer par le parti anglais de Prince-Albert, afin de demander au ministre de la justice d'être aussi indulgent que possible envers les pauvres prisonniers. D'après le conseil d'hommes compétents, j'adresse, sur le même sujet, des lettres à plusieurs ministres à Ottawa; tout mon temps se passant à écrire et à

faire des visites, je ne parle à la population catholique que le dimanche. Nos bonnes religieuses veulent aussi me donner une petite séance récréative, je constate avec beaucoup de plaisir les progrès de leurs élèves, je n'en doutais pas du reste ; un Anglais m'avait assuré que dans tout Ontario il n'y avait pas d'école de demoiselles supérieure à notre école de Prince-Albert. J'en étais déjà convaincu, mais j'étais heureux de recueillir ce témoignage de la bouche d'un Anglais protestant, qui n'avait aucun intérêt à me tenir un pareil langage. Le lundi, 13 juillet, fatigué de toutes mes écritures — tous mes secrétaires devaient être bien fatigués aussi, les bonnes religieuses avaient eu la bonté de traduire et de copier mes lettres — je partis pour continuer mes visites. Le P. Lecoq et moi allâmes coucher à Saint-Laurent. Nous y fûmes rejoints par l'honorable juge Rouleau qui, après être venu régler plusieurs causes à Prince-Albert, partait pour Battleford. Je devais voyager avec lui.

Le lendemain, à quatre heures du matin, je suis bien surpris de voir le P. André que nous avions laissé à Prince-Albert : il a reçu un télégramme de Mgr Taché arrivant d'Ottawa ; Sa Grâce l'informe de mon voyage et demande si j'irai à Saint-Boniface. Certainement j'aurais bien besoin de le voir, après tous nos malheurs, je serais allé de Qu'appelle à Saint-Boniface si l'archevêque eût été chez lui, mais aujourd'hui je ne le puis plus ; je lui écris à la hâte, puis nous partons pour le lac Canard, où nous dînons, et enfin pour Battleford. Convaincu que le P. André sera appelé à Régina pour la cause des prisonniers, j'envoie le P. Lecoq prendre sa place à Prince-Albert.

« Le lundi, 16 juillet, j'arrivais à Battleford ; à midi, je pouvais embrasser le cher P. Bigonesse et le pauvre P. Legoff que, pendant si longtemps, nous avions supposé être au nombre des morts, ainsi que le bon vieux

F. Gérente, qui, lui aussi, aurait bien ses *aventures de guerre* à raconter. Le P. Cochin était absent, on me faisait espérer son retour pour le soir, ou, au plus tard, pour le lendemain. Supposant qu'à Saint-Albert on est inquiet à mon sujet, j'adresse un télégramme au P. Lestanc pour lui annoncer où j'en étais de mon voyage. A cette dépêche le P. Lestanc répond par une autre réclamant en toute hâte ma présence à Saint-Albert. Je n'ai pas de moyens de partir, impossible de me procurer chevaux et voiture, je suis forcé d'attendre le steamboat, ce que je fais d'autant plus volontiers que je n'ai point terminé ma visite. Je n'ai point vu le P. Cochin ; ne me sachant pas à Battleford, il a prolongé son séjour parmi ses sauvages dont il veut, avec raison, utiliser les bonnes dispositions présentes. Le dimanche, 19 juillet, nous célébrâmes un office pontifical aussi dignement qu'il nous fût possible ; je confirmai un certain nombre de personnes ; je prêchai d'autant plus longuement que je devais partir plus tôt. Le soir, je reçus une abjuration et baptisai sous condition et confirmai ensuite la nouvelle convertie. Je terminai toutes mes cérémonies par la bénédiction solennelle d'une cloche. Pendant cette dernière cérémonie le steamboat arrive, il me faut partir sans avoir vu le P. Cochin, sans avoir terminé mon travail dans cette Mission ; je pars bien inquiet, bien contrarié, les pauvres Pères le sont comme moi. Le cher F. Gérente, fatigué et souffrant, se rend à Saint-Albert pour réparer ses forces.

« Nous arrivons à Edmonton le vendredi, 24 juillet, à sept heures du soir. J'apprends alors la raison des deux télégrammes reçus. Après avoir causé longuement avec le P. Grandin, j'allai prendre un peu de repos. Le lendemain, quand la communauté se leva, j'avais déjà dit la messe, puis je repartais. Je passai juste

huit jours à Saint-Albert, et j'y fus constamment occupé. Pendant cette semaine nous eûmes la consolation et le plaisir de voir arriver le cher P. TISSIER, qui venait de passer une année à Saint-Boniface afin de s'y faire soigner et guérir. Son traitement paraît lui avoir réussi, ce qui me fait d'autant plus de plaisir que j'ai plus besoin de lui. A différentes reprises les PP. LEDUC, LEGOFF et TISSIER sont allés se faire soigner et guérir chez Mgr TACHÉ. Ils ont non seulement reçu à Saint-Boniface tous les soins que réclamait leur état, mais encore ils ont été l'objet de l'attention la plus délicate et la plus bienveillante de la part de Mgr TACHÉ. Avec le P. TISSIER, arrivait la révérende Mère Deschamps, supérieure générale des Sœurs grises, qui, après avoir visité ses filles de notre école industrielle, venait passer un mois avec celles de Saint-Albert. Bientôt arrivèrent aussi trois religieuses du lac La Biche qui venaient à Saint-Albert pour y rencontrer leur Mère. Cette coïncidence me consola de la précipitation avec laquelle j'étais parti de Battleford, car il était important que je visse cette bonne Mère, et je n'aurais point eu cet avantage si j'avais pu suivre mon programme. Cependant, il faut songer à le reprendre, au moins en partie : je ne puis en effet renoncer à visiter le district de Pitt et à aller prier sur les tombes de nos martyrs. Je télégraphiai donc au P. COCHIN de venir me rejoindre au fort Pitt, afin d'évangéliser ensemble tous les Cris du district. On me répond qu'il a dû se rendre à Régina pour le procès de Poundmaker et de plusieurs prisonniers de sa bande. Il faut pourtant quelqu'un pour aller visiter ces sauvages. Le P. Supérieur viendrait volontiers, mais c'est le temps de l'année où un supérieur peut le moins s'absenter de Saint-Albert. Les autres Pères ont tous une mission. Il y a bien le bon P. RÉMAS, mais outre que son ministère est très utile à Saint-Albert et sur les réserves environnantes, il est vieux et

infirme : on ne peut guère à son âge lui demander de faire un voyage comme celui que je dois entreprendre. Comprenant lui-même mon embarras, il vint m'offrir ses services, ce qui me fit bien plaisir et me mit à l'aise. Il ne restait plus qu'à trouver chevaux et voiture, et un conducteur. Les chevaux ne sont pas précisément communs, le besoin d'argent nous a portés à vendre nos meilleurs, et c'est le temps des gros travaux. La voiture : nous en avons une toute neuve, mais elle est pesante, dure, et va fatiguer le P. Rémas ; il y a celle du P. Lacombe, qui a servi à la Mère Deschamps et au P. Tissier ; on espère que nous pourrons faire le voyage assez promptement, pour revenir avant le départ de la révérende Mère, dussions-nous pour cela modifier encore le programme. Nous voulons nous rendre au Fort Pitt, où le P. Legoff viendra nous rejoindre ; nous visiterons les Cris, nous laisserons le P. Rémas avec eux ; puis, le P. Legoff et moi, irons donner une mission aux Montagnais de Saint-Raphaël, en passant par le lac La Grenouille. Nousre viendrons ensuite rejoindre le P. Rémas ; tous ensemble nous irons faire une visite à Mgr Faraud au lac La Biche et nous tâcherons de revenir avant le 1er septembre. La Providence semble encourager ce dessein. Le 31 juillet, M. Wigley, nouveau gouverneur de la Compagnie, vient, accompagné de plusieurs messieurs de la même Compagnie, nous faire visite à Saint-Albert et m'inviter à prendre part à un grand dîner sur le steamboat le *Nord-Ouest*, qui devra aussitôt après le dîner partir pour le Grand-Rapide et tous les postes qui se trouvent le long de la rivière, entre Edmonton et le Grand-Rapide. Je dus m'excuser à cause du voyage que j'avais à entreprendre. L'honorable gentilhomme me dit que, loin de me retarder, cela ne pouvait que m'avancer, parce qu'il pourrait me transporter au Fort Pitt. Il restait une difficulté. Rendu au Fort Pitt,

je ne pourrais bouger, n'ayant plus ni chevaux ni voiture ; il m'offrit alors d'embarquer voiture et chevaux sur le steamboat. Donc, le samedi, 1er août, le P. Rémas et moi nous partons pour Edmonton ; notre phaéton est le manchot Antoine, dont le R. P. Soullier a pu admirer les talents. Après avoir passé quelque temps chez le P. Grandin, nous nous embarquons sur le *Nord-Ouest*. On m'y a préparé une cabine, spacieux salon, où nous pouvons pendant le voyage dire nos messes facilement. J'y réunis quelques catholiques, j'y administre même le sacrement de confirmation. Mais il faut commencer par le grand dîner; c'est, malgré les honneurs dont nous sommes entourés, ce qui nous coûte le plus dans ce voyage. Le P. Rémas et moi, nous sentons que nous ne sommes point faits pour de semblables fêtes ; enfin, nous nous exécutons le moins mal possible. Nous arrivons au Fort Pitt le lundi 3 août, un peu après midi ; nous avons tout le temps été comblés de politesses, et on ne peut mieux traités sous tous les rapports; on ne veut même pas accepter de nous la moindre rétribution. Nous avons gagné au moins huit jours, et, ce qui est bien avantageux dans un pareil voyage, nos chevaux ont été ménagés.

Tous les sauvages qui étaient ici prisonniers, lors de mon passage, lorsque je me rendais de Battleford à Edmonton, ont été transférés à Régina, la population actuelle se compose de quelques familles métisses seulement. Le lendemain de notre arrivée, le P. Rémas, faisant son catéchisme sur le bord de la rivière, aperçut deux prêtres sur l'autre rive : c'étaient les PP. Bigonesse et Legoff. Ils trouvèrent une petite embarcation pour venir nous rejoindre, laissant aux soins d'un petit jeune homme leur cheval et leur voiture. Le mercredi 5 août, je donnai la sainte communion à quelques personnes et en confirmai une à ma messe. Après le déjeuner, le P. Bigonesse

retourna rejoindre sa voiture et repartit pour Battleford, et nous, c'est-à-dire les PP. Rémas, Legoff et moi, nous nous rendîmes au lac d'Oignon. Je vous ai envoyé, bien-aimé Père, copie de la lettre que j'ai adressée aux familles Fafard et Marchand, je vais donc omettre ici tous les détails que je leur donne et que vous connaissez. Les Montagnais du P. Legoff étaient alors sur les bords du lac Froid, à une bonne journée de marche de la Mission de Saint-Raphaël ; le Père leur envoya une lettre pour les prévenir de ma visite ; tous partirent aussitôt et arrivaient, le vendredi 7 août, en même temps que nous à Saint-Raphaël. Pauvres gens ! eux aussi avaient été trompés, ils s'étaient dit qu'ils pouvaient ne pas écouter le prêtre dans ce qui était étranger à la religion ; ils avaient, par vanité et par lâcheté, cédé aux raisonnements de Gros-Ours et de sa bande ; ils payent cher maintenant cette faiblesse. Comme les métis de Batoche, ils n'ont pu semer, les rebelles ont mangé leurs animaux domestiques ; ils sont donc pauvres, humiliés, ils craignent surtout que leur missionnaire fatigué et découragé ne les abandonne ; aussi avec quelle joie ils apprennent notre arrivée à Saint-Raphaël et avec quel enthousiasme ils quittent tout pour venir nous y rejoindre ! Nous passons avec eux le samedi et le dimanche, et le lundi, 10, nous partons après les avoir tous confessés et fortifiés par la bonne médecine *qui rend le cœur fort*. Le P. Legoff avait retrouvé son cheval, nous l'attachâmes derrière notre voiture. Après nous avoir suivis sans difficulté pendant quelque temps, il se cabra tout à coup, renversa notre voiture et l'endommagea beaucoup. Nous arrivâmes cependant le 11 au soir au lac d'Oignon ; là nous pûmes faire faire quelques réparations à notre voiture, mais on nous conseilla de ne pas essayer d'aller au lac La Biche, le véhicule n'étant pas

assez solide. Après notre arrivée, le P. Rémas confessa jusque bien avant dans la nuit. Il avait déjà fait communier le matin une trentaine de ses chrétiens, il en eût autant le lendemain avec une vingtaine de confirmations ; toutes ces cérémonies se firent dans une grande tente sauvage, la belle Mission du P. Marchand, aussi bien que celle du P. Fafard, au lac La Grenouille, étant complètement détruite. Le mercredi, 12 août, le P. Rémas et moi reprenons la route de Saint-Albert, et le P. Legoff va s'efforcer de réparer un peu chez lui les désastres de la guerre ; car sa Mission a aussi beaucoup souffert ; presque tout son petit mobilier a été ou perdu ou volé.

Bien avant le dîner, le 13, nous arrivâmes à la rivière Grenouille, et pour en sortir il fallut passer dans un bourbier d'où nous eûmes bien de la peine à retirer notre voiture. Nous réussîmes après beaucoup d'efforts de la part de nos chevaux et aussi de notre part, car en pareil cas, il faut leur aider. Sorti du mauvais pas, je n'étais pas encore sans inquiétude : j'avais cru entendre comme un bruit de bois qui se brise ; j'en avertis mes compagnons, qui supposèrent que ce bruit ne venait pas des roues. Après quelques heures de marche, toujours dans de beaux chemins, voilà qu'une de nos roues tombe et nous sommes dans l'impossibilité absolue de réparer ce malheur. Nous dûmes alors remplacer la roue brisée par une perche, dont une extrémité, appuyée sur l'essieu de devant, supportait l'essieu de derrière ; mais nous ne pouvions plus aller qu'au pas, nos chevaux fatiguaient beaucoup, et il nous fallait marcher à pied à tour de rôle, par une grande chaleur. C'est ainsi que nous marchâmes jusqu'au 16 août au soir. Arrivés à Victoria, nous pûmes adapter d'autres roues à notre voiture, et le 18 au soir nous pouvions camper au Moulin. Il nous fut même possible, avant la nuit, de voir les tra-

vaux, vraiment considérables, que nos chers Frères ont faits là, durant tout l'été, sous la direction du F. LAVOIE. Le lendemain, 19, nous arrivons à Saint-Albert. Nous sommes bien fatigués, presque malades. Le courrier sera ici le 20 : à peine si j'ai le courage de lire les lettres qui m'attendaient et celles qui m'arrivent. Nos Frères étaient tous occupés aux foins : c'est le temps de faire nos récoltes, elles sont magnifiques partout. Je n'ai que quelques jours à passer à Saint-Albert, j'ai plus d'ouvrage que je n'en puis faire en si peu de temps.

« Il me faut pourtant visiter Sainte-Anne. Je m'y rends le vendredi, 28 août, accompagné du R. P. LESTANC ; nous en revenons seulement le lundi, 31 ; mais je tombe de fatigue, et me voilà pris de quelques accès de fièvre. La révérende Mère Deschamps devait partir le 1er septembre, elle consent à attendre jusqu'au 7, afin que je puisse partir en même temps qu'elle ; nous suivrons ainsi la même caravane, ce qui sera pour nous plus agréable et beaucoup moins dispendieux. Le dimanche, 6 septembre, nous faisons ensemble notre retraite du mois, et le lendemain nous partons avec le F. LANDRY et un jeune métis. Le P. MÉRER part en même temps que nous pour la mission de Notre-Dame des Douleurs, des Buttes de la Paix, où le cher P. GABILLON se trouve seul. Nous arrivâmes là le mercredi, 9 septembre, à neuf heures du matin. Le P. GABILLON, qui a marché une partie de la nuit pour visiter des malades, se préparait à dire la sainte messe. La pauvre chère Mère Deschamps fut bien émue en voyant la pauvreté du missionnaire, le dénuement de sa mission, et c'est cependant ainsi que tous nos établissements ont commencé, sans en excepter Saint-Albert. Les PP. MÉRER et GABILLON vinrent dîner avec nous ; la bonne Mère eût volontiers fait en leur faveur l'abandon de toutes les petites douceurs dont elle était approvisionnée pour

son voyage. Nous nous séparâmes de ces chers Pères, et le samedi, 12 septembre, j'arrivais de nouveau à Calgary, où je trouvai, dans une belle maison toute neuve, à peine achevée, les RR. PP. LACOMBE, LEGAL — ce dernier était là de passage — et le F. FOISY, sous-diacre. Les Fidèles Compagnes de Jésus étaient installées dans l'ancienne habitation des Pères. Le lendemain, dimanche, nous fûmes bien agréablement surpris par la visite du Revd. M. Labelle, digne curé canadien, qui travaille, avec une persévérance et un courage que je ne saurais assez louer, à la colonisation des terres immenses encore inoccupées dans le Canada, dans notre Nord-Ouest surtout. Il a fait pour cela le voyage d'Europe et il nous revient accompagné d'un certain nombre de délégués français, parmi lesquels un prêtre des Vosges. Cette visite nous fut vraiment agréable. Outre que M. Labelle est un homme qui nous est fort sympathique, faisant tout ce qu'il peut pour nous rendre service, je suis fort heureux de pouvoir espérer qu'un jour de bons et braves Français pourront venir se fixer dans la partie colonisable de mon immense diocèse.

« Le mardi, 15 septembre, je me rendis à l'école industrielle, en compagnie des RR. PP. LACOMBE et LEGAL. Je trouvai là le cher P. CLAUDE et le F. LITTLE bien à leur affaire. Ils ont un magnifique établissement bien pourvu de tout, excepté d'enfants. Les Pieds-Noirs, en effet, semblent avoir juré de refuser tous les moyens de civilisation et de christianisation ; ils ne veulent à aucun prix nous confier leurs enfants, lesquels sont pourtant très aptes à l'instruction. Il y avait alors seulement deux Pieds-Noirs, avec quelques enfants métis, et l'un de ces petits sauvages devait, quelques jours plus tard, être repris par sa mère. Le 16, je partis pour Mac-Leod, en compagnie du P. LEGAL. Nous allâmes descendre le soir chez une digne fa-

mille irlandaise où nous fûmes reçus avec foi et piété ; le lendemain nos hôtes communièrent, nous les laissâmes heureux, et nous, nous partîmes édifiés. Le 17, nous campâmes encore chez des catholiques, pauvres gens absolument ignorants de leur religion : ils sont tout nouvellement arrivés dans le pays ; ils savent qu'ils sont catholiques, voilà tout. Le P. Legal devra venir passer quelques jours avec eux pour tâcher de les instruire un peu. Nous nous rencontrons là avec un certain nombre d'étrangers, de la catégorie de ceux que nous appelons ici des *cow-boys*, espèce de bergers qui veillent sur les immenses troupeaux de bœufs et de vaches qui couvrent en partie ces immenses plaines. Pauvres gens ! je ne sais s'ils ont quelque religion ; on ne s'en douterait guère à les voir. Je puis dire la sainte messe le lendemain ; le P. Legal, pour gagner du temps, se contenta de faire la sainte communion. Le soir, nous eûmes la consolation d'embrasser le cher P. Vantighen, qui, bien qu'il nous attendît, fut cependant surpris, car il espérait recevoir avis de notre arrivée. Ce bon Père relevait d'une sérieuse maladie, laquelle avait même mis sa vie en danger. C'est assez triste de se trouver malade lorsqu'on n'a pas l'assistance soit d'un Frère, soit d'un domestique. Les braves catholiques de Mac-Leod s'efforcent d'obvier à ce désagrément. Déjà le P. Doucet ayant été pris, il y a quelques années, de fortes fièvres, le digne M. Mac-Farlane vint le chercher, l'emmena chez lui, et sa digne dame le soigna avec tout le respect et la charité possibles. Cette fois, c'est un autre catholique, M. Levasseur, qui veut soigner le P. Vantighen malade. Il habite tout près de l'église, mais il serait cependant difficile de soigner régulièrement le malade à domicile ; M. Levasseur lui prépare donc une chambre dans sa maison, et sa jeune épouse ainsi que sa belle-sœur, autre jeune dame du voisinage,

se partagent alternativement le rôle d'infirmières. Grâce à ces bons soins, le P. VANTIGHEN put vite recouvrer la santé et les forces ; il était rentré chez lui, bien qu'il continuât à aller prendre ses repas chez ses bienfaitrices. Elles ne voulurent pas lui laisser reprendre ses chaudières pendant que j'étais là. Tout le temps, ces deux bonnes familles avec la famille Girard nous préparèrent nos repas. Je trouvai le Père VANTIGHEN magnifiquement logé : tout, dans la maison, respire le bon goût, une certaine élégance, la propreté, sans que la pauvreté y fasse défaut. La chapelle est fort convenable. La population n'est pas ce que les missionnaires auraient droit d'attendre : comme chez presque tous les habitants de nos jeunes cités, l'affaire de leur salut est, pour eux, une affaire fort accessoire dont ils s'occuperont, sans doute, mais quand ils seront bien établis, ou peut-être seulement quand leur fortune sera faite. Ces dispositions attristent, découragent parfois le cher P. VANTIGHEN à qui le bon Dieu ménage cependant de bien grandes consolations. Il y a à la caserne bon nombre de soldats catholiques nouvellement arrivés, lesquels sont encore tout imprégnés de la foi et de la piété de la famille ; le cher Père s'efforce de les maintenir dans ces bonnes dispositions, ils viennent veiller avec lui, et aux offices ce sont eux qui font presque tous les frais du chant.

« Le lundi, 21 septembre, je partis avec le P. LEGAL pour aller visiter les réserves des Pieds-Noirs ou, pour parler plus juste, des *gens du sang*. Je passai deux jours à faire cette visite, et le 23, je visitai les Piéganes. Ces deux réserves sont confiées au cher P. LEGAL. De retour à Calgary, je visitai les Pieds-Noirs proprement dits, confiés au bon Père DOUCET. Je vous parle en même temps de ces trois visites, bien-aimé Père, parce que ces sauvages se ressemblent, et que ce qu'on peut dire d'une réserve on peut le dire d'une autre. Jusqu'à présent

je n'avais jamais fait de visite à des sauvages sans recueillir quelques consolations. Cette fois, je n'en aurai eu aucune, absolument aucune. Ces malheureux forment certainement la tribu la plus nombreuse de mon diocèse; plus que tous les autres, ils auraient les moyens de s'instruire et d'être bons chrétiens, mais jusqu'à présent ils résistent, ils résistent absolument. Le voisinage des blancs leur fait bien tort ; ils prennent de ceux-ci les défauts, et non les qualités. Ils sont d'une immoralité effrayante depuis qu'ils sont en contact avec des blancs plus immoraux qu'eux. Quel compte ces derniers auront à rendre devant le bon Dieu ! Les sauvages ne rêvent d'autre bonheur que celui de la brute, ce sont des gens *quorum deus venter est*, dans toute la force du terme : ils ne veulent que manger et s'amuser. Ils témoignaient un certain plaisir à me voir; mais savez-vous ce qu'ils me demandent? de prier pour eux afin qu'ils deviennent bien vieux, qu'ils vivent longtemps. Des enfants de dix ans comme des vieillards à cheveux blancs me faisaient également cette demande. Les Pères s'efforcent de soigner les petits enfants dont la majorité ont été baptisés, mais les parents ne se prêtent nullement à cette instruction, et ces enfants, devenus grands, s'arrêtent et gardent le silence, quand dans l'*Ave Maria* ils sont arrivés à ces paroles : *Ora pro nobis, nunc et in hora mortis.* « Ce n'est pas bon de dire « pareille chose », disent-ils ; ils ne veulent point penser à la mort ni souffrir qu'on leur en parle. Il y a je ne sais combien de ministres protestants fixés parmi eux ; malgré tout ce que leur morale a de facile, je ne vois pas qu'ils aient plus de succès que nos Pères. Sur ces trois réserves, nos Pères n'ont que de tristes baraques on ne peut plus pauvres ; ils sont là mal logés, obligés de bûcher leur bois, de faire leur cuisine, etc. Cet état de pauvreté et de dénuement n'est-il pas propre à inspirer de l'éloi-

gnement à des sauvages si peu en état de comprendre la vertu de la pauvreté et de la pénitence ? Les chers Pères me demandent de construire des maisons convenables, de leur donner plusieurs Frères qui pourraient partir le matin pour aller faire l'école sur différents points de la réserve, ce qui obligerait à avoir, outre cette espèce de maison centrale, plusieurs maisons moins importantes. Ce plan est peut-être bon, mais comment l'entreprendre avec nos faibles ressources ? Je serais plutôt tenté de secouer la poussière de nos pieds et de nous transporter ailleurs ; mais les bons Pères demandent grâce encore pour quelques années. Je me rends d'autant plus volontiers à leurs désirs qu'en parcourant leurs registres, je constate pour les années 1883 et 1884 plus de huit cents baptêmes d'enfants ou d'adultes en danger de mort, et pour l'année 1885, ils en avaient déjà cent soixante-dix-neuf. De tous ces baptisés de ces dernières années et des années précédentes, beaucoup sont au ciel, et ils prieront, j'espère, pour leurs pauvres parents. Enfin ! je vais faire l'impossible pour obtenir des prières de toutes les communautés avec lesquelles je pourrai me mettre en rapport, je demanderai spécialement les prières de l'archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Je prie instamment tous nos Pères et Frères de vouloir bien prier, à cette fin, Celle que l'on n'a jamais invoquée en vain, je demande surtout cette faveur à ceux qui ont l'avantage de se trouver dans quelque pèlerinage où la Mère de Dieu semble plus disposée à écouter les prières; elle ne résistera pas à tant de supplications et si, comme quelques-uns le croient, les Pieds-Noirs sont maudits de Dieu, Marie fera rétracter cette malédiction. J'admire ceux de nos Pères qui se dévouent à cette ingrate mission ; ils ont besoin eux-mêmes que le bon Dieu les soutienne, et je m'assure que leur récompense sera d'autant plus belle

au ciel que leurs consolations sont plus rares ici-bas.

« Le 24 et le 25 septembre se passèrent à Pinche-Creek, ville en germe, au pied des montagnes Rocheuses, à 30 ou 40 milles de Mac-Leod. Des catholiques vinrent d'une grande distance pour se confesser, communier, et quelques-uns pour être confirmés. Parmi eux se trouvait un brave Canadien, âgé seulement de cent cinq ans, sonnés depuis le mois de mars ; il jouit encore de toutes ses facultés, bien qu'il semble s'écarter parfois dans la conversation. Ce qui m'a surpris, c'est d'apprendre qu'il a mené une vie dure et pénible, comme le font, du reste, presque tous les voyageurs du Nord. Avant de quitter Pinche-Creek, je réunis les habitants pour aviser aux moyens de bâtir une petite église. Le terrain est donné à cette intention par un protestant et les catholiques vont se cotiser sous la direction du P. Vantighen, qui vient les visiter de temps en temps. Ces gens veulent, eux aussi, avoir une maison de Dieu. Pendant tout le temps que nous séjournâmes à ce poste, nous fûmes hébergés par un autre M. Levasseur, frère de celui de Mac-Leod ; les deux dames sont également sœurs. Nous rentrâmes à Mac-Leod le samedi, 26 septembre. Le lendemain, après la messe solennelle, le gouverneur général arrivait. Je pus le voir, obtenir une audience, et lui présenter un mémoire en faveur de nos pauvres gens. Son Excellence se montra très affable, promit de lire mon mémoire pour en parler ensemble lorsque je le verrai à Ottawa. Le lundi, 28 septembre, il y eut une réception solennelle du gouverneur, à laquelle nous fûmes tous invités à prendre part ; nous nous trouvâmes là avec l'évêque protestant et des ministres de différentes sectes. Son Excellence prit place sur un trône préparé, et les deux évêques, catholique et protestant, s'assirent à ses côtés. La réception avait lieu en plein air, il faisait un vent assez froid, le tout fut donc bientôt ter-

miné et tout fut vraiment pour le mieux. Aussitôt après, le gouverneur et sa suite partirent pour Calgary, nous en fîmes autant, mais, bien entendu, nous allâmes moins vite ; nos chevaux étaient fatigués de toutes nos courses. Arrivés à moitié chemin, nous dûmes en laisser un qui ne pouvait absolument plus marcher; heureusement nous pûmes nous en procurer un autre et arriver ainsi à Calgary le 1er octobre. Je restai là, ou dans les environs, jusqu'au 13 octobre. Le dimanche 4, j'ordonnai diacre le F. Foisy, et huit jours après je l'ordonnai prêtre. La veille de cette ordination, nous nous unîmes à l'ordinand pour faire notre retraite du mois, et le 13 octobre, à deux heures de l'après-midi, je pouvais enfin partir pour Saint-Boniface. J'eus la consolation, à la station, de rencontrer un de nos Pères de la Colombie britannique ; je regrettai qu'il ne fût pas venu quelques jours plus tôt. Le chemin de fer sera, entre nos Pères de ce vicariat et nous, un vrai trait d'union ; nous pourrons, j'espère, maintenant, nous rencontrer de temps en temps. Déjà le P. Lejeune était venu visiter nos Pères de Calgary. Cette fois, c'est le P. Coccola qui évangélise les Italiens qui travaillent au chemin de fer ; je crois qu'il va se rendre jusqu'à Winnipeg pour donner une retraite à ceux qui y résident. Qui eût pu soupçonner, il y a quelques années, que l'italien serait un jour utile dans nos parages ?

« Je ne m'arrêtai pas à Régina, cette fois ; le P. André, qui y est toujours resté comme aumônier des prisonniers, averti de mon passage, monta en char et vint avec moi jusqu'à la station de Qu'Appelle. Je crois que maintenant il est rentré ou sur le point de rentrer dans sa Mission, bien que Louis Riel m'ait écrit pour me demander de le lui laisser jusqu'à ce que son sort soit définitivement fixé.

« J'arrivai à Saint-Boniface le jeudi, 15 octobre : un des prêtres de l'évêché, avec la voiture de Monseigneur,

m'attendait à la station. Je prolongeai là mon séjour jusqu'au vendredi, 23 octobre. Pendant ce temps, je fis différentes visites aux environs de Saint-Boniface et de Winnipeg. Je me rendis, entre autres, au pénitencier, où se trouvent un certain nombre de mes diocésains compromis dans la révolte ; j'allai aussi visiter la famille Riel, bien affligée ; enfin le 22, j'assistai à la réception solennelle de Son Excellence le gouverneur général. Ce jour-là, il visitait Saint-Boniface, descendait au palais archiépiscopal et visitait ensuite les établissements catholiques.

« J'ai pu arriver à Ottawa samedi à quatre heures du matin, après avoir visité sur ma route les évêques et archevêques de Saint-Paul, Milwaukee, Chicago, Toronto, l'établissement des Frères de Marie à Vegton et celui des Sœurs grises, à Toledo, où se trouvait alors la révérende Mère Deschamps. J'ai pu, un peu partout, m'occuper des intérêts de mon diocèse et de mes Missions. Ici, je me suis rendu directement auprès de Mgr Duhamel, à la charitable hospitalité duquel je suis accoutumé. Malheureusement, je souffre de mes douleurs névralgiques ; étant allé faire visite à nos Pères du collège, c'est à peine si j'ai pu leur parler. Hier, je passai la journée chez les Sœurs grises d'Ottawa ; elles m'ont si bien soigné que cette nuit j'ai pu dormir, et ce matin, pendant qu'on chante la messe des Morts dans toutes les églises, je puis terminer le compte rendu de mes cinq mois de voyages. Ce travail, bien-aimé Père, est fort incomplet ; il aurait fallu l'écrire à tête reposée, il faudrait surtout une toute autre plume que la mienne pour le faire convenablement. Je l'ai fait comme j'ai pu, toujours en courant. J'ose à peine entreprendre de le relire parce que je serais obligé d'y glisser force ratures et corrections, et mon écriture n'est déjà pas facile à déchiffrer. Maintenant, bien-aimé Père, je vais tâcher d'obtenir du gouver-

nement quelques compensations à nos pertes ; je vais, en outre, m'efforcer d'exciter la charité des catholiques du Canada et peut-être de ceux des Etats-Unis, en notre faveur. Cette mission me pèse au-delà de ce que je pourrais dire ; j'ose vous demander de prier Dieu de la bénir et de me la faciliter.

« Je suis avec respect, mon très Révérend Père, votre fils respectueux et soumis,

« ✝ VITAL, O. M. I.
Evêque de Saint-Albert.

Ottawa, le 2 novembre 1885.



A L'ASSOMPTION.

Sous ce titre, le *Monde*, journal qui s'imprime à Montréal, publie dans son numéro du 18 décembre 1885 le récit d'une magnifique démonstration religieuse, organisée au collège de l'Assomption, en souvenir de nos deux chers martyrs du Nord-Ouest.

Nous laissons la parole au journaliste et à l'orateur :

La démonstration d'hier à l'Assomption sera à jamais mémorable, parce qu'elle a été un témoignage solennel donné à la foi et au martyre en Canada. Il était donné au collège de l'Assomption, cette maison bénie de Dieu, ce foyer des grandes vocations, qui a donné au pays tant d'hommes remarquables, de jeter les premières fleurs sur la tombe d'un de ses enfants désormais illustré dans l'histoire du Canada, le R. P. FAFARD, tombé sous un feu meurtrier au service de la religion, sur les bords du lac à la Grenouille, dans les prairies du Nord-Ouest.

Depuis déjà longtemps cette idée avait été émise, mais pour plusieurs raisons n'avait pu être réalisée. Définitivement fixée à hier, cette démonstration avait réuni un